

LACAN

LE SINTHOME

10 Février 1976

6

Ca ne va pas fort, je vais vous dire pourquoi. Je m'occupe à éponger l'énorme littérature. - Car, encore que Joyce à ce terme répugnait, c'est tout de même bien ce qu'il a provoqué, et ce qu'il a provoqué le voulant : il a provoqué un énorme bla-bla autour de son oeuvre. Comment ça se fait ? Jacques Aubert qui est là au 1er rang m'envoie de temps en temps de Lyon - il a du mérite à le faire - l'indication de quelques auteurs supplémentaires. Il n'est pas là-dedans innocent. Mais qui est-ce qui est innocent ? Il n'est pas innocent, parce qu'il a commis aussi des trucs sur Joyce. A la pointe de ce qui est dans l'occasion mon travail, je dois me demander pourquoi je fais ce travail, le travail d'épongeage en question. C'est certain que c'est parce que j'ai commencé. Mais j'essaie, comme on essaie pour toute réflexion, j'essaie de me demander pourquoi j'ai commencé. La question qui vaut la peine d'être posée est celle-ci : à partir - c'est comme ça que je m'exprime - à partir de quand est-on fou ? Et la question que je me pose et que je pose à Jacques Aubert, c'est celle-ci - que je ne résoudre pas aujourd'hui - : Joyce était-il fou ? Ne pas la résoudre aujourd'hui ne m'empêche pas de commencer à essayer de me repérer selon la formule qui est celle que je vous ai proposée : la distinction du vrai et du réel. Chez Freud - c'est patent, c'est même comme ça qu'il s'est orienté - le vrai, ça fait plaisir et c'est bien ça qui le distingue du réel - chez Freud tout au moins - c'est que le réel ça ne fait pas plaisir forcément.

Il est clair que c'est là que je distords quelque chose de Freud : je tente de remarquer, de faire remarquer que la jouissance c'est du réel. Ca m'entraîne à énormément de difficultés. D'abord parce qu'il est clair que la jouissance du

.../...

réel comporte - ce dont Freud s'est aperçu - comporte le masochisme ; et c'est évidemment pas de ce pas là qu'il était parti. Le masochisme qui est le majeur de la jouissance que donne le réel, il l'a découvert, il ne l'avait pas tout de suite prévu. Il est certain qu'entrer dans cette voie entraîne, comme en témoigne ceci, c'est que j'ai commencé par écrire : "Ecrits inspirés". C'est un fait que c'est comme ça que j'ai commencé et c'est en ça que je n'ai pas à être trop étonné de me retrouver confronté à Joyce ; c'est bien pour ça que j'ai osé poser cette question, la question que j'ai posée tout à l'heure : Joyce était-il fou ? Et par quoi ses écrits lui ont-ils été inspirés ?

Joyce a laissé énormément de notes de gribouillages. ~~Scribble~~ ~~scribble~~, c'est comme ça que un nommé Connelly que j'ai connu dans son temps - je ne sais pas s'il vit encore - a intitulé un manuscrit qu'il a sorti de Joyce. La question est en somme la suivante : comment savoir d'après ces notes, dont ce n'est pas un hasard qu'il en ait laissé tellement, parce qu'enfin ces notes, c'étaient des brouillons, "Scribble" n'est pas un hasard et il a bien fallu qu'il le veuille et même qu'il encourage ceux qu'on appelle les chercheurs à les chercher. Il écrivait énormément de lettres. Il y en a 3 volumes gros comme ça qui sont sortis. Parmi ces lettres, il y en a de quasi impubliables - je dis quasi, parce que vous pensez bien que finalement c'est pas ça qui arrête qui que ce soit de les publier. Il y a un dernier volume "Selected letters" sorti par l'impayable Richard Ellmann où il en publie un certain nombre qui avaient été considérées dans le premier tome comme impubliables. L'ensemble de ce fatras est tel qu'on ne s'y retrouve pas. En tous cas, moi, j'avoue que je m'y retrouve pas. Je m'y retrouve pour un certain nombre de petits fils bien sûr ; ses histoires avec Nora, je m'en fait une certaine idée d'après - d'après, je dis -

.../...

d'après ma pratique, je veux dire d'après les confidences que je reçois puisque j'ai à faire aux gens que je dresse à ce que ça leur fasse plaisir de dire le vrai. Tout le monde dit que si j'y arrive, enfin je dis tout le monde, Freud dit que si j'y arrive c'est parce qu'ils m'aiment ; et ils m'aiment grâce à ce que j'ai essayé d'épingler du transfert, c'est-à-dire qu'ils me supposent savoir.

Il est évident que je ne sais pas tout, et en particulier qu'à lire Joyce - car c'est cela qu'il y a d'affreux ; c'est que j'en suis réduit à le lire - comment savoir à la lecture de Joyce ce qu'il se croyait ? Parce qu'il est tout à fait certain que je ne l'ai pas analysé. Je le regrette. Mais enfin il est clair qu'il y était peu disposé. La qualification de "Twiddle doom et twiddle dean" pour désigner respectivement Freud et Jung était ce qui lui venait naturellement sous la plume et ça ne montre pas qu'il y était porté.

Il y a quelque chose qu'il faut que vous lisiez si vous arrivez à trouver ce machin qui est la traduction française du "Portrait de l'artiste en tant que jeune homme", "en tant qu'un jeune homme", qui est paru autrefois à la Sirène, mais enfin je vous ai dit que vous pouvez avoir le texte anglais, même si vous ne l'avez pas avec ce que je croyais que vous obtiendriez, à savoir avec toute la critique et même les notes qui y sont adjointes. Si vous lisez donc plus aisément dans cette traduction française ce qu'il jaspine, ce qu'il rapporte de son jaspinement avec un nommé Cranly qui est son copain, vous y trouverez beaucoup de choses. C'est très frappant qu'il s'arrête, qu'il n'ose pas dire dans quoi il s'engage. Cranly le pousse, le harcèle, le tanne même pour lui demander s'il va donner quelques conséquences au fait qu'il dit avoir perdu la foi. Il s'agit de la foi dans les enseignements de l'Eglise - je dis les enseignements - aux-

.../...

quels il a été formé. De ces enseignements, il est clair qu'il n'ose pas se dépêtrer, parce que c'est tout simplement l'armature de ses pensées. Manifestement il ne franchit pas le pas d'affirmer qu'il n'y croit plus. Devant quoi recule-t-il ? Devant la cascade de conséquences que comporterait le fait de rejeter tout cet énorme appareil qui reste quand même son support. Lisez ça. Ca vaut le coup, parce que Cranly l'interpelle, l'adjure de franchir ce pas et que Joyce ne le franchit pas.

La question est la suivante ; il écrit ça ; ce qu'il écrit, c'est la conséquence de ce qu'il est ; mais jusqu'où ça va-t-il ? Jusqu'où allait ce dont il donne en somme des trucs, une moyenne où naviguer : l'exil, le silence, la ruse ? Je pose la question à Jacques Aubert ; dans ses écrits, n'y a-t-il pas quelque chose que j'appellerai le soupçon d'être ou de se faire lui-même lui-même, ce qu'il appelle dans sa langue un "redeemer", un rédempteur ? Est-ce qu'il va jusqu'à se substituer à ce dans quoi manifestement il a foi : dans les bourdes - pour dire les choses comme je les entends - dans les bourdes que lui racontent les curés concernant le fait que de rédempteur il y en a eu un, un vrai ? Est-ce que oui ou non - et ça je ne vois pas pourquoi je ne demanderais pas à Jacques Aubert, son sentiment de la chose vaut bien le mien puisque nous en sommes là réduits au sentiment, nous en sommes réduits au sentiment parce qu'il ne nous l'a pas dit ; il a écrit, et c'est bien là qu'est toute la différence ; c'est que quand on écrit on peut bien toucher au réel, mais pas au vrai - alors Jacques Aubert, qu'est-ce que vous pensez ? Est-ce qu'il s'est cru, oui ou non ?

Jacques AUBERT

Oui, il y a des traces

LACAN

C'est bien pour ça que je vous pose la question, c'est parce qu'il y a des traces.

.../...

Jacques Aubert

Dans "Stephen Hero", la première version; il y a des traces très nettes

LACAN

....de ceci, c'est qu'il écrit, ~~mais~~ comme...

Dans Stephen le Héros, je l'ai quand même un peu lu et puis alors dans le Portrait de l'artiste. L'embêtant, c'est que ce n'est jamais clair. C'est jamais clair parce que le Portrait de l'artiste, ce n'est pas le rédempteur : c'est Dieu lui-même. C'est Dieu comme façonneur, comme artiste. Oui, allez-y.

Jacques Aubert

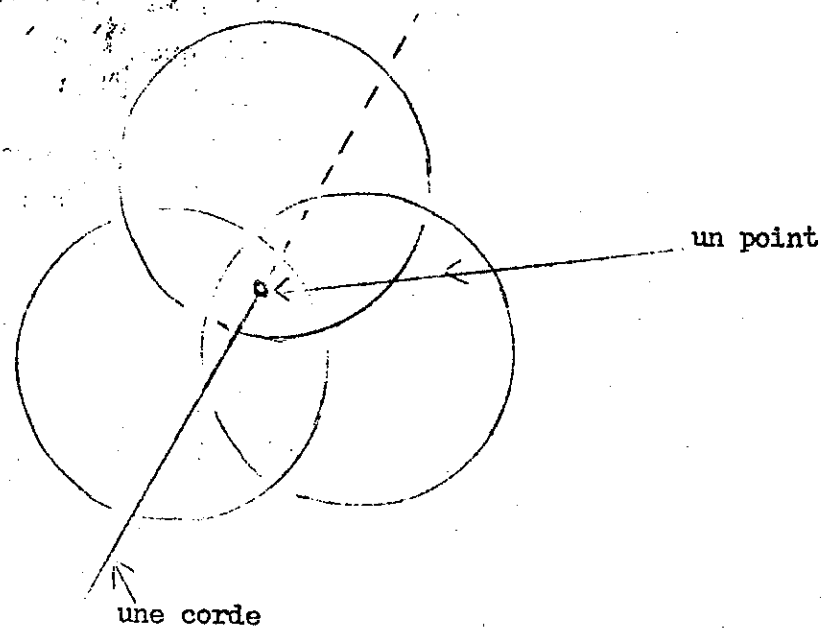
Oui, si je me souviens bien les passages où il évoque des allures de faux Christ sont également des passages où il parle de manière énigmatique, "enigmatic manner", le maniérisme et l'énigme. Et puis d'autre part ça semble correspondre également à la fameuse période où il a été fasciné par le franciscanisme, par deux aspects du franciscanisme qui sont peut-être intéressants, l'un touchant l'imitation du Christ qui faisait partie de l'idéologie franciscaine : on est tous du côté du Christ, on imite le Christ ; et également la poésie, les petites fleurs. Et un des textes, qu'il cherche dans "Stephen Hero", est, justement non pas un texte de théologie franciscaine, mais un texte de poésie "Jacopone, Jacopone..."

LACAN

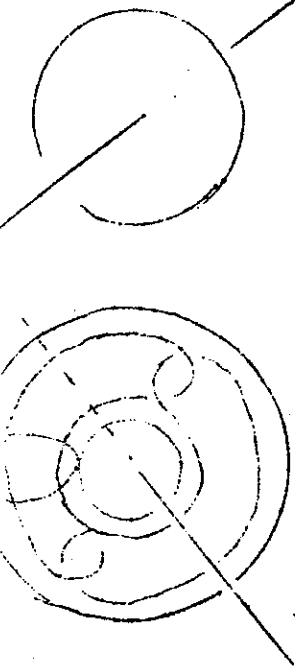
Exactement. Si je pose la question, c'est qu'il m'a semblé valoir la peine de la poser. Comment mesurer jusqu'où il y croyait ? Avec quelle physique opérer ? C'est quand même là que j'espère que ~~mes~~ noeuds, soit ce avec quoi j'opère, j'opère comme ça faute d'avoir d'autres goûts, j'y suis pas venu tout de suite ; mais ils me donnent des choses, des choses qui me ficellent, c'est bien le cas de le dire ! Comment appeler ça ? Il y a une dynamique des noeuds. Ca ne sert à rien, mais ça serre -

.../...

S - E - R - R - E - enfin ça peut serrer, sinon servir.
 Qu'est-ce que ça peut bien serrer ? Quelque chose qu'on suppose être coincé par ces noeuds. Comment peut-on même, si on pense que ces noeuds c'est tout ce qu'il y a de plus réel, comment reste-t-il une place pour quelque chose à serrer ? C'est bien ce que



suppose le fait que je place là un point, un point dont après tout il n'est pas impensable d'y voir la notation réduite d'une corde qui passerait là et qui s'en irait de l'autre côté.



Cette histoire de corde, elle a l'avantage d'être au-
 bête que toute la représentation qui a pourtant derrière elle
 rien de moins que la topologie. En d'autres termes, la topologie
 repose sur ceci qu'il y a au moins, sans compter ce qu'il y a
 de plus, qu'il y a au moins ceci qui s'appelle le tore. Mes
 bons amis Soury et Thomé se sont aperçus, sont arrivés à
 décomposer les rapports du noeud borroméen avec le tore. Ils se
 sont aperçus de ceci : c'est que le couple de 2 cercles pliés
 l'un sur l'autre - car c'est de cela qu'il s'agit: vous voyez

.../...

bien que celui-ci en se rabattant se libère, c'est même tout le principe du noeud borroméen - ils se sont aperçus que ceci pouvait s'inscrire dans un tore fait comme ça et que c'est même pour ça que si on fait passer ici la droite infinie, qui n'est pas exclue du problème des noeuds - bien loin de là - cette droite infinie qui est faite autrement que ce que nous pouvons appeler le faux trou, cette droite infinie fait de ce trou un vrai trou, c'est-à-dire quelque chose qui se représente mis à plat. Car il reste toujours cette question de la mise à plat : en quoi est-elle convenable ? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les noeuds nous la commande comme un artifice de représentation, qui n'est en fait que perspective, puisqu'il faut bien que nous suppléions à cette continuité supposée que nous voyons au niveau du moment où la droite infinie est sensée sortir, sortir de quoi ? Sortir du trou. Quelle est la fonction de ce trou, c'est bien ce que nous impose l'expérience la plus simple, celle d'un anneau. Mais un anneau n'est pas cette chose purement abstraite qu'est la ligne d'un cercle, et il faut qu'à ce cercle nous donnions corps, c'est-à-dire consistance, que nous l'imaginions supporté par quelque chose de physique pour que tout ceci soit pensable. Et c'est là que nous retrouvons ceci, c'est que ne se ^{panse} pense que le corps.

Reprenons quand même ce à quoi aujourd'hui nous sommes attachés : la piste de Joyce. Je poserai la question, celle que j'ai posée tout à l'heure : les lettres d'amour à Nora, qu'est-ce qu'elles indiquent ? Il y a là un certain nombre de coordonnées qu'il faut marquer. Qu'est-ce que c'est que ce rapport à Nora ? Chose singulière, je dirai que c'est un rapport sexuel, encore que je dise qu'il n'y en ait pas. Et c'est un drôle de rapport sexuel. Il y a une chose à quoi enfin on y pense, c'est entendu, mais on y pense rarement, on y pense rarement parce que c'est pas notre coutume de vêtir notre main droite

...//...

16/07/76

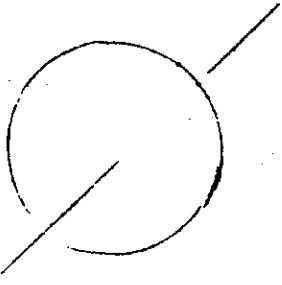
- 8 -

avec le gant qui va à notre main gauche en le retournant. La chose traîne dans Kant. Mais enfin qui est-ce qui lit Kant ! C'est fort pertinent dans Kant. Il n'y a qu'une seule chose à laquelle - puisqu'il a pris cette comparaison du gant, je ne vois pas pourquoi je ne la prendrais pas aussi! - qu'une seule chose à laquelle il n'a pas songé, peut-être parce que de son temps les gants n'avaient pas de boutons, c'est que dans le gant retourné le bouton est à l'intérieur ; c'est un obstacle quand même à ce que la comparaison soit complètement satisfaisante. Mais si vous avez quand même bien suivi ce que je viens de dire, c'est que les gants dont il s'agit ne sont pas complètement innocents. Le gant retourné, c'est Nora. C'est sa façon, à lui, de considérer qu'elle lui va comme un gant. Ca n'est pas au hasard que je procède par ce cheminement, c'est parce que depuis toujours avec "une femme" - puisque c'est bien là le cas de le dire : pour Joyce il n'y a qu'une femme, elle est toujours sur le même modèle et il ne s'en gante qu'avec la plus vive des répugnances. Ce n'est que - c'est sensible - que par la plus grande des dépréciations qu'il fait de Nora une femme élue. Non seulement il faut qu'elle lui aille comme un gant, mais il faut qu'elle le serre comme un gant. Elle ne sert absolument à rien, et c'est même au point que c'est tout à fait net dans leurs relations quand ils sont à Trieste - chaque fois que se raboule un gosse - je suis bien forcé de parler comme ça - ça fait un drame. Ca fait un drame : c'était pas prévu dans le programme. Et il y a vraiment un malaise qui s'établit entre celui qu'on appelle comme ça, copain comme cochon, qu'on appelle Jim, parce que c'est comme ça qu'on écrit de lui - on écrit de lui comme ça, parce que sa femme lui écrivait sous ce terme - Jim et Nora, ça ne va plus entre eux quand il y a un rejeton : ça fait toujours, toujours et dans chaque cas, un drame.

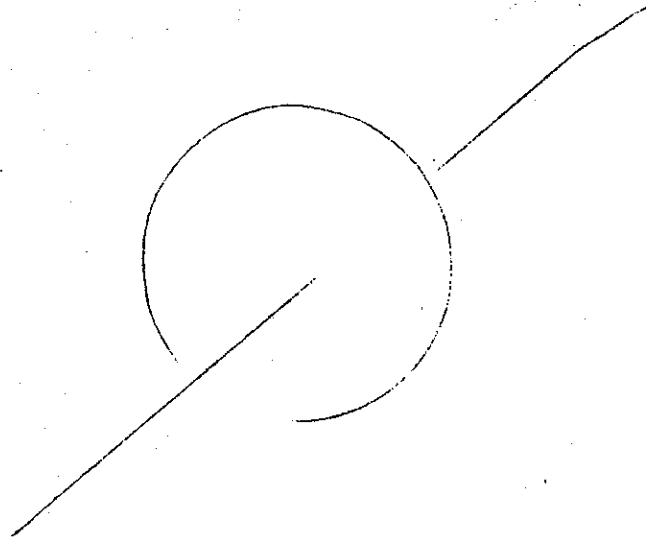
J'ai parlé tout à l'heure du bouton. Ca doit bien avoir

.../...

comme ça une petite chose à faire avec la façon dont on appelle quelque chose, un organe. Le clitoris, pour l'appeler par son nom, est quelque chose comme un point noir dans cette affaire, je dis point noir métaphorique ou pas. Ça a d'ailleurs quelques échos dans le comportement qu'on ne note pas assez de ce qu'on appelle une femme. C'est très curieux qu'une femme s'intéresse **tant** au point noir justement. C'est bien la première chose qu'elle fait à son garçon : c'est de lui sortir les points noirs. Est-ce que c'est une métaphore de ce que son point noir à elle, elle, ne voudrait pas que **ça tienne tant de place**? C'est toujours le bouton de tout à l'heure, du gant retourné. Parce qu'il ne faut tout de même pas confondre : c'est évident que de temps en temps il y a des femmes qui doivent procéder à l'épouillage comme les singesses. Mais c'est quand même pas du tout la même chose d'écraser une vermine ou d'extraire un point noir !



Il faut que nous continuions à faire le tour. L'imagination d'être le rédempteur, dans notre tradition au moins, est le prototype de ce que ce n'est pas pour rien que je l'écrive la "père-version". C'est dans la mesure où il y a rapport de fils à père, et ceci depuis très longtemps, qu'a surgi cette idée loufoque du rédempteur. Freud a quand même essayé de se dépêtrer de ça, de ce sado-masochisme, seul point dans lequel il y a un rapport supposé entre le sadisme et le masochisme : le sadisme est pour le **père**, le masochisme est pour le fils. Ça n'a entre eux **aucun**, strictement aucun rapport. Il faut vraiment croire que ça se passe comme ici, à savoir qu'il y a une droite infinie qui pénètre dans un tore - je pense que je fais assez image comme ça - il faut vraiment croire à l'actif et au passif pour



imaginer que le sado-masochisme est quelque chose d'expliqué par une polarité.

Freud a très bien vu quelque chose qui est beaucoup plus ancien que cette mythologie chrétienne, c'est la castration. C'est que le phallus ça se transmet de père en fils et que même ça comporte quelque chose qui annule le phallus du père avant que le fils ait le droit de le porter. C'est essentiellement de cette façon, qui est une transmission, ~~manifestement~~ symbolique que **Freud se réfère dans cette idée de la castration.**

C'est bien ce qui m'amène à poser la question des rapports du Symbolique et du Réel. Il sont fort ambigus, au moins dans Freud. C'est bien là que se soulève la question de la critique du vrai. Qu'est-ce que c'est que le vrai, sinon le vrai réel ? Et comment distinguer, sinon à employer quelques termes métaphysiques, le "Echt" de Heidegger, comment distinguer vrai réel du faux ? Car "Echt" est quand même du côté du Réel.

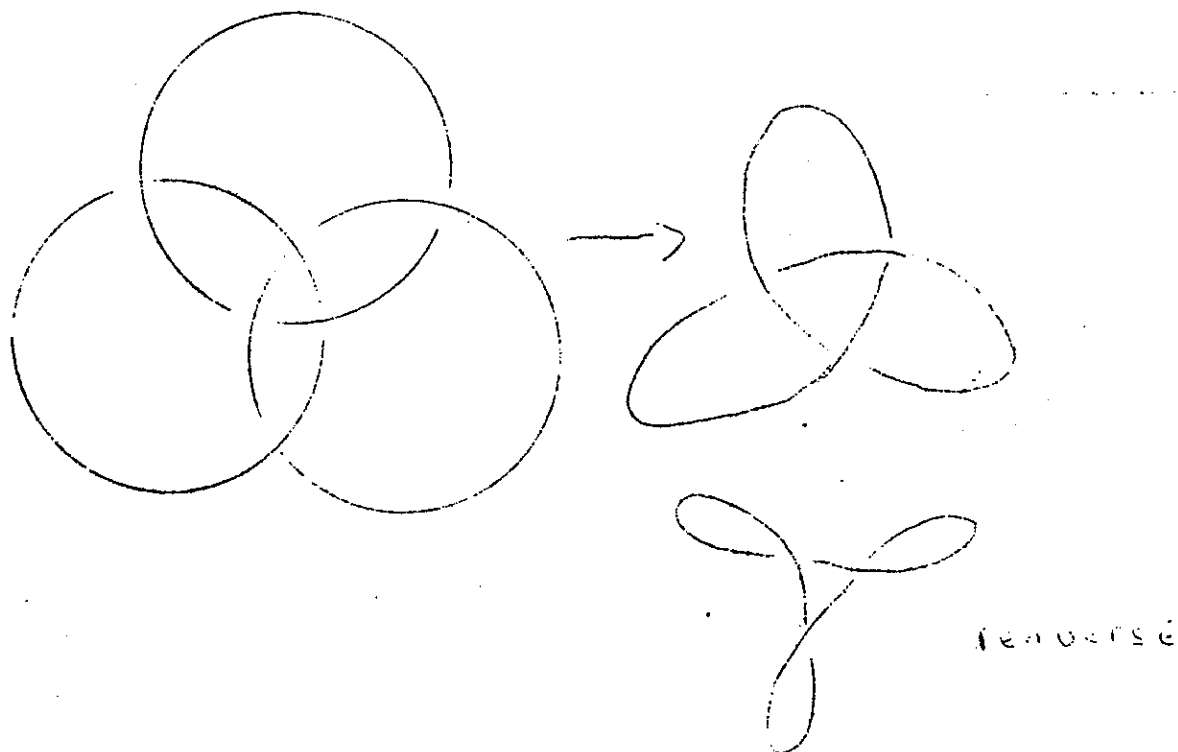
C'est bien là que bute toute la métaphysique d'Heidegger, dans ce petit morceau sur "Echt" il avoue, si je puis dire, son échec. Le Réel se trouve dans les embrouilles du vrai. Et c'est bien cela qui m'a amené à l'idée de noeud qui procède de ceci que le vrai s'auto-perfore du fait que son usage crée de toute pièce le sens, ceci de ce qu'il glisse, de ce qu'il est aspiré par l'image du trou corporel dont il est émis, à savoir la bouche en tant qu'elle suce.

Il y a une dynamique du regard : centrifuge, c'est-à-dire qui part de l'oeil, de l'oeil voyant, mais aussi bien du point aveugle. Elle part de l'instant de voir et l'a pour point d'appui. L'oeil voit instantanément en effet, c'est ce qu'on appelle l'intuition, par quoi il redouble ce qu'on appelle l'espace dans l'image. Il n'y a aucun espace réel. C'est une construction purement verbale qu'on a épelée en trois dimensions selon les lois qu'on appelle de la géométrie, lesquelles sont celle du palan ou de la boule imaginés kinesthétiquement, c'est-à-dire oral-analement. L'objet que j'ai appelé petit a en effet n'est qu'un seul et même objet. Je lui ai reversé le nom d'objet en raison de ceci que l'objet est O B, obstaculant à l'expansion de l'imaginaire concentrique, c'est-à-dire anglobant, concevable, c'est-à-dire saisissable avec la main - c'est la notion de Begrif - saisissable à la manière d'une arme. Et pour évoquer comme ça quelques allemands qui n'étaient pas du tout idiots, cette arme, loin d'être un prolongement du bras, est dès l'abord une arme de jet, une arme de jet dès l'origine. On n'a pas attendu les boulets pour lancer un boomerang.

Ce qui de tout ce tour apparaît, c'est qu'en somme tout ce qui subsiste du rapport sexuel c'est cette géométrie à laquelle nous avons fait allusion à propos du gant. C'est tout ce qui reste à l'espèce humaine de support pour le rapport.

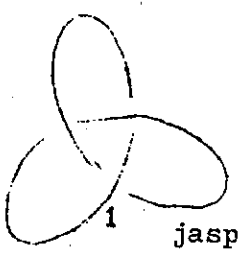
.../...

Et c'est bien en quoi d'ailleurs elle s'est dès l'abord engagée dans des affaires de soufflures dans lesquelles elle a fait plus ou moins rentrer le solide. Il en reste pas moins que nous devons faire là la différence entre la coupe de ce solide et ce solide lui-même, et nous apercevoir que ce qu'il y a de plus consistant dans la soufflure, c'est-à-dire dans la sphère, dans le concentrique, c'est la corde, c'est la corde en tant qu'elle fait cercle, qu'elle tourne en rond, qu'elle est boucle, boucle unique d'abord d'être mise à plat. Qu'est-ce qui prouve après tout que la spirale n'est pas plus réelle que le rond, auquel cas rien n'indique que pour se rejoindre elle doit faire noeud, si ce n'est le faussement dit noeud borroméen, à savoir

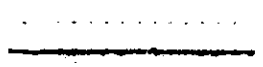
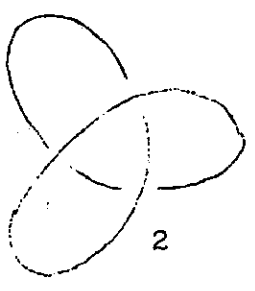


une chaî-noeud qui engendre naturellement le noeud de trèfle qui provient de ce que ça se joint ici et là, et là. Il y a tout de même quelque chose qui n'est pas moins frappant, c'est que, renversé comme ça, ça ne fait pas noeud de trèfle pour l'appeler par son nom et que la question que je poserai à la fin de ce

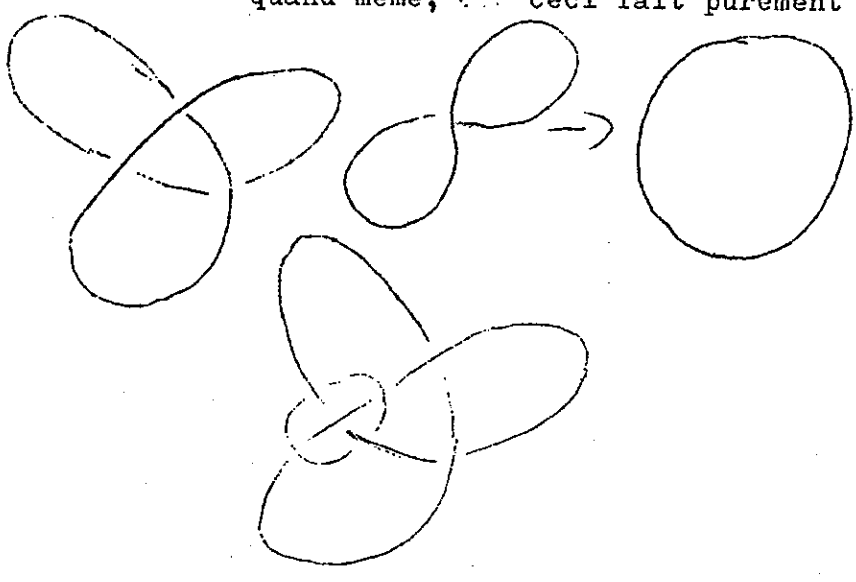
.../...



jaspinage est celle-ci : on a tout de suite - ce qui pour vous n'est peut-être pas évident - on a tout de suite très bien remarqué - ça ne va pas de soi - on a tout de suite très bien remarqué que si ici vous changez quelque chose au passage en-dessous, dans ce noeud, de cette disons aile de noeud, vous avez tout de suite pour résultat que le noeud est aboli tout entier, et ce que je soulève comme question, puisque ce dont il s'agit c'est de savoir si oui ou non Joyce était fou : pourquoi après tout ne l'aurait-il pas été? Ceci d'autant plus que ce n'est pas un privilège. S'il est vrai que chez la plupart le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel sont embrouillés au point de se continuer l'un dans l'autre, s'il n'y a pas d'opération qui les distingue dans une chaîne à proprement parler, la chaîne du noeud borroméen, du prétendu noeud borroméen - car le noeud borroméen n'est pas un noeud, c'est une chaîne - pourquoi ne pas saisir que chacune de ces boucles se continue pour chacun dans l'autre d'une façon strictement non distinguée ? Et du même coup ce n'est pas un privilège que d'être fou.



Ce que je propose ici, c'est de considérer le cas de Joyce comme répondant à quelque chose qui serait une façon de suppléer à ce dénouement lequel, comme vous le voyez, je suppose quand même, ceci fait purement et simplement un rond, ceci



se déploie, il suffit de rabattre, c'est du rabattement de ceci que résulte ce 8. Ce dont il s'agit de s'apercevoir, c'est qu'à ceci on peut remédier à faire quoi ? A y mettre une boucle, à y mettre une boucle grâce à quoi le noeud de trèfle, le clover-leaf, ne

s'en ira pas en floche. Est-ce que nous ne pouvons pas concevoir le cas de Joyce comme ceci, c'est à savoir que son désir d'être un artiste qui occuperait tout le monde, le plus de monde possible en tout cas, est-ce que ce n'est pas la compensatoire de ce fait que, disons que son père n'a jamais été pour lui un père, que, non seulement il ne lui a rien appris, mais qu'il a négligé à peu près toutes choses, sauf à s'en reposer sur les bons père jésuites, l'église diplomatique, je veux dire la trame dans laquelle s'est développé ceci qui n'a plus rien à faire avec la rédemption qui n'est plus ici que bafouillage. Le terme diplomatique est emprunté au texte même de Joyce, spécialement de "Stephen hero" où "Church diplomatique" est nommément employé. Mais il est aussi certain que dans le Portrait de l'Artiste le père parle de l'église comme d'une très bonne institution et même que le mot diplomatique y est également présenté, poussé en avant.

Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose comme, je dirai, une compensation de cette démission paternelle, de cette Verwerfung de fait, dans le fait que Joyce se soit senti impérieusement "appelé" - c'est le mot, c'est le mot qui résulte d'un tas de choses dans son propre texte, dans ce qu'il a écrit - et que ce soit là le ressort propre par quoi chez lui le nom propre ~~c'est~~ quelque chose qui est étrange : j'avais dit que je parlerai du nom propre aujourd'hui, je remplis sur le tard ma promesse - le nom qui lui est propre c'est cela qu'il valorise au dépens du père. C'est à ce nom qu'il a voulu que soit rendu l'hommage que lui-même a refusé à quiconque, c'est en cela qu'on peut dire que le nom propre qui fait bien tout ce qu'il peut pour se faire plus que le S1, le S1 du maître qui se dirige vers le S que j'ai appelé de l'indice petit 2 qui est ce autour de quoi se cumule ce qu'il en est du savoir, il est très clair que depuis toujours ça a été une invention qui s'est diffusée à

S1

S2

.../...

